

Résistance et domination dans la relation psychanalytique

¹Maria Izabel Oliveira Szpacenkopf

izasza@uol.com.br

Résumé

Ce travail présente la positivité de la Résistance comme signe de liberté entre les instances en conflit, au moins au cours de la création de l'espace qui facilite l'exercice des relations stratégiques au sein de la relation psychanalytique.

En outre, nous soulignons l'importance de la relation que le psychanalyste établit avec la théorie qu'il choisit, en montrant que la position de résistance est la meilleure, étant beaucoup plus créatrice que celle où la domination s'impose.

Depuis Freud, la psychanalyse s'est toujours préoccupée de la question de la résistance. Ou, pour plus de précision, la résistance, ainsi que le transfert, constitue l'un des fondements de la Psychanalyse. Même avant la découverte et l'élaboration de la théorie du transfert, même dans les traitements basés sur l'hypnose, la présence de la résistance fut toujours reconnue comme étant la force qui empêchait la propre suggestion. Avec l'introduction de la nouvelle technique de Freud, la résistance se manifeste en tant que défense, ne permettant pas la suspension(levée) du refoulement, ni la révélation de la situation antérieure, traumatique et douloureuse.

L'utilisation de mécanismes de défense surgit très tôt chez l'individu et sert à protéger le moi contre les dangers provenant de l'extérieur. Cependant, certains dangers internes sont traités comme s'ils venaient de l'extérieur, ce

¹ , Psychanaliste, Membre de Espace Analytique de Paris, Membre do Espaço Brasileiro de Estudos Psicanalíticos, Docteur en Communication et Culture, U.F. Rio de Janeiro.

qui, d'une certaine manière, est très compréhensible pour Freud, vu que de tels dangers internes auront certainement des répercussions dans le monde externe.

Outre cela, selon Freud,

[...] "les mécanismes défensifs dirigés contre un danger antérieur ressurgissent au cours du traitement comme des résistances contre le rétablissement. Il en découle que le moi traite le propre rétablissement comme un nouveau danger".²

Dans plusieurs textes, comme *Analyse Terminée* et *Esquisse de la Psychanalyse*, Freud mentionne l'existence de luttes, de défenses, de résistances, de mouvements d'attaque et de défense dans l'appareil psychique, rendant évidente l'action de rapports de forces contrariées(antagonistes), ou qui, du moins, s'exercent par des fonctions opposées marquées de conflits.

Le pouvoir du processus primaire, du principe du plaisir qui exige la satisfaction du désir et cherche à faire valoir la portée de son objectif par une décharge directe, ne supporte pas l'interruption de ce projet. Le principe de réalité et sa puissance, montrent que le processus primaire ne peut pas y avoir accès aussi librement qu'il le voudrait , et introduit d'autres exigences, qui doivent être reconnues. Ainsi, la propre nomenclature de concepts tels qu'énergie, forces et refoulement, parle du rapport de forces et des confrontations que l'on trouve dans le domaine intrapsychique.

Foucault souligne comme condition essentielle pour l'existence de relations de pouvoir celle qui fait que les deux parties qui sont en jeu puissent avoir une certaine liberté.

"Si l'un des deux était complètement à la disposition de l'autre et devenait sa chose, un objet sur lequel il puisse exercer une violence infinie et illimitée, il n'y aurait pas de relations de pouvoir. Il faut donc , pour que s'exerce une relation de pouvoir, qu'il y ait toujours, des deux côtés au moins, une certaine forme de liberté... Cela veut dire que dans

les relations de pouvoir il y a forcément une possibilité de résistance, car s'il n'y avait pas possibilité de résistance – de résistance violente, de fuite, de ruse, de stratégies qui inversent la situation – il n'y aurait pas du tout de relations de pouvoir ”.³

Pour Foucault, la résistance est une preuve de liberté, de flexibilité, et montre que la fixité imposée par une force n'est pas aussi grande que cela. La résistance prouve qu'il existe un espace pour des interventions, des oscillations, des inversions, c'est-à-dire, des changements dans une relation de pouvoir.

Par ailleurs, Foucault établit une distinction entre la relation de pouvoir et les états de domination: “ Dans de nombreux cas, les relations de pouvoir sont fixées de telle sorte qu'elles sont perpétuellement dissymétriques et que la marge de liberté est extrêmement limitée”.⁴ Et, plus loin: “ Dans ces cas de domination – économique, sociale, institutionnelle ou sexuelle – le problème est, en effet, de savoir où va se former la résistance”.⁵

Nous nous proposons donc, du point de vue de la clinique, de considérer la résistance en tant que preuve de la relation des forces de pouvoir, nécessaires et indispensables, qui agissent à l'intérieur de l'individu, et aussi comme signe d'une certaine liberté au sein des deux pôles en conflit, ce qui réalimente nos espoirs en ce qui concerne le traitement psychanalytique. Rappelons encore que la résistance est également présente dans la relation transférentielle, et qu'elle n'apparaît que lorsque le travail a déjà pris une certaine avance. Ainsi, la résistance parle d'un progrès et d'une amélioration pendant le traitement, et notre proposition est qu'elle soit comprise aussi comme étant un signe de liberté.

La résistance, dans sa positivité, caractérise donc une relation de pouvoir, se distingue d'un état de domination, se rapporte à l'existence d'un quantum de liberté entre les instances en conflit, et celle d'un espace - ou du

² Freud, Sigmund – *Analyse Terminée et Analyse Interminable*, Edição Standard Brasileira, Vol. XXIII, Imago, Rio de Janeiro.

³ Foucault, Michel – L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté, In: *Dits et Ecrits, Vol. IV, p. 720*.

⁴ Idem.

moins de la création d'un espace - indicatif de changement, et qui facilite l'exercice de relations stratégiques.

Du point de vue de la clinique, les résistances viennent enrichir la relation transférentielle, lorsqu'elles sont vues comme indice de ce que quelque chose a été déclenché, même si le moment de ce mouvement a été caractérisé par un renforcement des défenses. S'il y a résistance, c'est qu'il y a crise dans ce soi-disant équilibre - soit dans les relations intrapsychiques, soit dans le rapport transférentiel. Bien souvent, c'est en profitant de ces crises que nous parvenons à questionner des points essentiels de la vie de chacun.

L'accueil de la résistance en tant que signe de liberté est compatible avec la proposition de Freud, selon laquelle l'analyste doit s'allier au moi du patient. Rappelons ce que dit Freud dans le même texte:

“ Comme nous le savons bien, la situation analytique consiste à ce que nous nous alliions au moi de la personne en traitement, afin de soumettre certaines parties de son ça qui ne sont pas contrôlées, c'est-à-dire de les inclure dans la synthèse de son moi”.⁶

Alliance, oui, mais pas identification. Il est fondamental de faire cette remarque, car le psychanalyste qui s'identifie au moi du patient ne pourra faire que très peu de chose, et ses possibilités seront restreintes au mode de fonctionnement du moi. D'autre part, s'il s'identifie aux forces externes et si son objectif consiste à vouloir détrôner les résistances et mettre fin au conflit, le résultat ressemblera certainement à une déclaration de guerre. Accueillir la résistance est une ressource permettant de transformer la situation de confrontation, de danger, en une situation, non plus entre ennemis, mais entre alliés.

Nous défendons par conséquent l'idée que, s'allier au moi du patient, ainsi que l'a suggéré Freud, signifie non seulement accepter la résistance comme signe actif de liberté, mais aussi laisser de côté, ou du moins essayer d'amoinrir la position que semble offrir un pur danger provenant de l'extérieur.

⁵ Ibid. p.721.

⁶ Freud, Sigmund, Op.Cit. p.267.

Les mesures stratégiques sont capitales dans les rapports de force et de pouvoir, mais elles n'existent pas dans les relations de domination.

Nous désirons encore souligner l'importance du transfert de l'analyste par rapport à la théorie qu'il emprunte. Nous disons "qu'il emprunte", mais savons très bien que, si c'est-là ce qui serait désirable, cela n'est pas toujours ce qui se passe effectivement. Ce rapport est souvent de l'ordre d'une soumission aux codes et savoirs, considérés comme garanties d'un vécu apaisé par une soi-disant plénitude.

Il est plus courant que le rapport entre l'analyste et les savoirs qu'il emploie soit de l'ordre d'un esclavage et d'une soumission à une domination; ce qui a, pour contrepartie, l'abandon permanent de ce qui n'est pas encore su, ou connu. De cette façon, le psychanalyste ne prend aucun risque, il fait confiance à un sens qui a déjà été donné et, par conséquent, ignore ce qui est nouveau; ce n'est plus lui qui se sert de la théorie, c'est la théorie qui se sert de lui.

Rappelons l'apport de Winnicott, qui considère une étape avancée du développement du sujet la capacité de celui-ci d'utiliser l'objet ayant survécu aux attaques destructrices qui lui étaient adressées. Se servir de l'objet qui a survécu, cela signifie que cet objet fait désormais partie de la réalité; pour avoir survécu aux attaques destructrices dirigées contre lui, l'objet commence à exister hors de l'orbite toute-puissante du sujet – l'objet a été créé.

"Le mot 'destruction' est nécessaire, non pas à cause de l'impulsion à détruire du nouveau-né, mais en raison de la susceptibilité de l'objet à ne pas survivre, ce qui signifie également un changement de qualité, d'attitude".⁷

Ainsi, si la relation de l'analyste avec la théorie est une relation de soumission, cela signifie que pour lui, cette théorie est encore trop fragile, qu'elle ne peut pas encore être analysée, critiquée, remise en cause, examinée par lui. Ce serait un peu comme: " Tout en t'aimant, je te détruis en permanence en fantaisie (inconsciente)".⁸

⁷ Winnicott, W.D. O Uso do objeto, In: *O Brincar e a Realidade*, 1975, p. 129.

⁸ Ibid., p.126.

La peur que la théorie ne survive pas vient se coller à celle, plus grande encore, que le professionnel ne survive pas.

Résultat: se servir librement et d'une manière créatrice de la théorie devient impossible, et c'est une relation de domination, dans le sens que lui donne Foucault, qui s'établit. Et de laquelle toute question de résistance est exclue.

Il est désirable(souhaitable) qu'il y ait, dans la relation transférentielle de l'analyste par rapport à la théorie, un minimum de possibilité de résistance, comme signe de liberté et d'exercice de créativité.

A son époque, Freud considérait déjà qu'il était fondamental que les nouveaux psychanalystes se soumettent, eux aussi, au processus psychanalytique. Son argument était qu'ainsi, ils auraient l'occasion d'expérimenter une méthode qui était encore en train d'être découverte, et que cela leur permettrait de franchir les barrières qui auraient pu empêcher un accès plus facile à l'inconscient.

Cette exigence était certainement due aussi au fait que l'expérience d'une analyse n'est pas – et ne peut pas l'être –, essentiellement dépendante d'un savoir théorique qui soi-disant peut tout résoudre, ou presque. (théorique qui pourrait tout résoudre, ou presque)

La subjectivité suit de nombreuses exigences, elle est confrontée à d'innombrables conflits, tensions, relations de pouvoir et de savoir. Pouvoir rendre compte de l'inconscient, de la multiplicité des sujets et des marques qui se présentent dans la formation du moi, cela impliquerait que la théorie détienne une compréhension totalisante, et ce(cela), aucune d'entre elles ne peut l'avoir.

Donc, étant donné que cette complétude est aussi introuvable dans la théorie, quelles en sont les conséquences possibles, face au danger que le psychanalyste court d'être soit dominé par, soit protégé derrière une écoute enchaînée aux principes théoriques créés comme forme de pensée, ou même de compréhension de l'individu?

Si les principes théoriques finissent par être adoptés en tant que formules uniques et confortables, permettant d'écouter et de comprendre ce qui se passe dans le monde et dans l'univers de chacun, quel espace reste-t-il à la liberté et à la création, qui pourront être offertes dans la relation transférentielle?

S'il en est ainsi, si la relation de transfert à la théorie se caractérise par la domination, révélant la croyance et la dévotion qui y sont impliquées, la partialité que toute théorie contient, le questionnement que la pratique clinique fera forcément réapparaître, et, surtout, la survie de l'ensemble théorique et son emploi créatif – tout cela en est donc exclu.

En outre, l'autre pôle de la relation psychanalytique, le dénommé analysant, sera écouté et envisagé comme manifestation incarnée de la théorie, destitué de son potentiel de créativité, et faisant partie d'une relation transférentielle prisonnière d'un contrat de domination, à propos duquel on ne lui a pas demandé son avis.

C'est précisément en raison de l'idéalisation des relations, alors que l'on aspire à un équilibre permanent entre les forces et à l'élimination de tout conflit, que le résultat obtenu est très souvent de l'ordre de la stagnation, de l'apaisement des passions, de la haine et de la violence, de l'appauvrissement de la création, au nom d'une soumission aux règles et aux codes qui semblent cautionner la continuité pacifiée de la vie – c'est-à-dire, en d'autres termes, un équilibre bien semblable à la mort.

L'élimination des excès, l'acceptation indiscutable des prohibitions, des censures et des interdits, l'imposition provenant de savoirs internalisés, sont autant de tentatives de dominer l'angoisse qu'un déséquilibre introduirait fatalement, et qui congèlent la tentation de transgresser.

En Psychanalyse, la transgression est généralement comprise comme l'un des traits qui définissent la perversion en tant que structure, caractérisée comme processus par lequel l'individu peut échapper à la frustration de la constatation de la castration, vécue lors de la perception de l'absence de pénis chez la mère; et encore, par l'interdit exercé par la figure paternelle, afin

d'empêcher l'enfant de se maintenir dans la position d'objet phallique de la mère. La non-acceptation de l'un ou de l'autre des moments impliqués dans la situation oedipienne constituerait, dans la transgression, une issue pour que puisse avoir lieu le franchissement des prohibitions qui y sont inscrites.

Néanmoins, il existe un deuxième sens possible en ce qui concerne la transgression: lorsque le mouvement transgressif provoque le dévoilement de ce qui était déjà protégé par l'interdiction, et n'attendait qu'un quantum de courage pour être découvert. Ce serait-là le côté rendu positif de la transgression, où le désir de la découverte s'exacerbe, renverse les barrières, amplifie les limites, afin d'introduire un nouveau, un inconnu, un étranger, un autre. La transgression en tant que possibilité de création, d'innovation, a donc besoin de dépasser des connus, dans le but d'atteindre de nouveaux inconnus.

La transgression est invitée par la conscience à reconnaître la précarité dont la soi-disant plénitude est recouverte.

“La transgression est un geste qui concerne la limite”⁹, limite d'illusion et d'ombre. Tout en la franchissant, et pas uniquement pour la renverser, elle l'institue.

La transgression est un mouvement qui peut nous rapprocher du créatif et de l'innovateur, de ce qui doit se dégager du connu afin de faire surgir ce qui n'a pas encore pu être pensé, ou bien même, qui l'a été, mais refusé.

La transgression, c'est l'audace de nouvelles frontières et de nouveaux territoires.

“Rien n'est négatif dans la transgression. Elle affirme l'être limité, elle affirme cet illimité dans lequel elle bondit, l'ouvrant pour la première fois à l'existence. Mais on peut dire que cette affirmation n'a rien de positif: nul contenu ne peut la lier, puisque, par définition, aucune limite ne peut la retenir. Peut-être n'est-elle rien d'autre que l'affirmation du partage. Encore faudrait-il alléger ce mot de tout ce qui peut rappeler le geste de la coupure, l'établissement d'une séparation, ou la mesure d'un écart, et lui laisser seulement ce qui en lui peut désigner l'être de la différence”¹⁰.

⁹ Foucault, Michel –*Préface à la transgression*, In: Dits et Écrits, Vol. I, Gallimard, Paris, 1994, p.236.

¹⁰ Foucault, Michel. Ibid. p.238.

En éliminant la transgression, comme forme de dépassement, comme possibilité d'exister et surtout de créer hors des patrons fixés, on élimine également la condition indispensable pour faire valoir la capacité créatrice.

Sans la création, les perspectives d'interventions de la psychanalyse, du psychanalyste, sont éliminées; l'écoute, la parole, l'écriture et, fondamentalement, le style, sont endommagés; bref, tout ce qui touche à la découverte de la souffrance et de la douleur en soi et en l'autre est atteint.